

THEÂTRE



Saïd Areski

**Albert et Yacine**

*Au printemps, au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, s'est jouée, sous forme de lecture mise en espace, une pièce originale, articulée autour d'un montage de textes de Kateb Yacine et d'Albert Camus : Au café des deux rives. Cette unique représentation nous a fait goûter un texte foisonnant, redécouvrir deux grands auteurs algériens, et découvrir un créateur, Saïd Areski. Il revient hanter les planches cet automne en Seine-Saint-Denis, au Blanc Mesnil, avec la mise en scène de la pièce d'Abdelkader Alloula Les Généreux, jouée alternativement en arabe et en français (du 7 au 11 octobre, au Forum Culturel).*

*Algérie Littérature/Action — Saïd Areski, pourriez-vous vous présenter aux lecteurs d'Algérie Littérature/Action et retracer votre parcours?*

**Saïd Areski** — J'ai travaillé pendant une vingtaine d'années dans la presse algérienne, en Algérie. J'ai commencé à *La République* d'Oran en avril 69. Mais j'ai arrêté d'écrire pour ce journal quand il a été arabisé. J'ai écrit pour des journaux comme *Révolution et Travail*. Après, je suis venu en France, j'ai travaillé pour *Afrique Asie*, puis pour *Révolution*. Parallèlement, j'ai réalisé un film qui s'appelle *Ombre blanche*, sorti en 1992. C'est l'histoire d'une

archéologue algé-rienne qui, de passage à Paris, tombe amoureuse d'un travailleur algérien de chez Renault. Cet Algérien est noir. Puis l'archéologue retourne chez elle au pays.

**A L / A** — *Donc vous n'avez pas eu la possibilité de partager l'expérience de la presse indépendante, vous avez déjà quitté l'Algérie?*

**S.A.** — Si, j'ai collaboré aux journaux indépendants. J'ai écrit notamment pour *Le Soir d'Algérie*.

**A L / A** — *Aviez-vous déjà fait des expériences en matière de théâtre avant Au café des deux rives?*

**S.A.** — Je viens de monter un spectacle qui s'appelle *Kafka chez*

*les rappers*, une comédie musicale avec des rappers autour d'un texte de Kafka, *Devant la loi*. A partir de là nous avons brodé, nous avons monté un spectacle complet à base de chants et de danses. Nous l'avons joué au mois de mars dernier dans le cadre du Festival *Théâtre au Cinéma* de Bobigny. Le groupe de jeunes qui a participé à cette expérience, qui a duré trois mois, a envie de faire une tournée avec, mais j'avoue que je ne peux pas la suivre, je leur ai confié la réalisation de cette tournée. Ils me proposent aussi de travailler sur un autre texte : peut-être *Roméo et Juliette* de Shakespeare, toujours en rapp.

**A L / A** — *Il semble que vous aimez faire se rencontrer des univers qui pourraient apparaître comme éloignés : entre Kafka et le rapp on peut se demander quelle relation existe, mais je suppose que les jeunes rappers et vous l'avez trouvée?*

**S.A.** — Oui, au départ ça n'était pas évident. Il y avait dix-huit chanteurs-danseurs, garçons et filles. Eux voulaient monter une comédie musicale. Je leur ai fait lire un texte *Devant la loi*. Nous sommes restés un mois sur la première phrase "Devant la loi il y a un gardien". Je leur demandais : "Est-ce que la loi doit être protégée ou nous protéger?" Ensuite nous avons oublié le texte, ils ont écrit eux-mêmes leur propre texte à partir de leur rapport à la loi. Ils ont découvert qu'ils avaient besoin de la

loi. Il suffisait de les intéresser au sujet, de leur parler, de les laisser s'exprimer.

**A L / A** — *Beaucoup parmi eux sont-ils d'origine maghrébine?*

**S.A.** — Je n'ai pas fait de casting ethnique... Je me suis seulement dit : les jeunes arrivent. Il y avait des Gaulois, des Berbères, des Noirs marrants....

**A L / A** — *Dans la pièce Au Café des deux Rives vous avez fait se rencontrer deux univers philosophiques et politiques différents, celui de Kateb Yacine et celui d'Albert Camus. Comment est née cette idée?*

**S.A.** — Ce sont des hasards heureux. Kateb Yacine, je l'avais "monté" quand j'étais pion dans un lycée en Algérie. J'avais décidé de monter un extrait paru dans une revue comme la vôtre, le premier extrait de *L'Homme aux sandales de caoutchouc*. J'ai poussé la prétention jusqu'à réécrire en partie la pièce, rajouter un personnage. Je voulais qu'il y ait deux journalistes, deux sons de cloche. Dans la pièce de Kateb il n'y avait qu'un seul journaliste qui rapportait la guerre du Vietnam. Le hasard a fait que j'ai assisté cinq ou six années plus tard à une répétition avec Kateb. Je lui ai raconté cette histoire, ça l'a amusé. Et puis, nous avons décidé de discuter autour d'un magnétophone, l'entretien n'a jamais été publié, mais j'ai souvent repensé à ce qu'il m'avait dit et, le

jour où *Le Monde* a publié cette fameuse lettre à Camus, en juin 95, je me suis dit : c'est bizarre je voudrais bien savoir ce que Camus aurait répondu ? J'ai donc décidé de me pencher sur Kateb et Camus. Camus m'intriguait, com-me il intrigue, je crois, tout Algérien... Un jour, j'avais émis l'idée de faire une rencontre autour de Camus, qui s'intitulerait *Pour en finir avec Camus*. J'en ai parlé à un ami, aujourd'hui disparu, et c'est resté en suspens... Comme il est parti, je ne me sentais pas le droit de reprendre seul cette idée. Alors je me suis attelé à la tâche, d'une autre manière. J'ai imaginé ce Café des deux Rives, un café d'Alger où se rencontreraient le 8 mai 54 Kateb et Camus. Pourquoi cette date ? Parce que le 8 mai est une date charnière pour Kateb et que 54 est une date charnière pour l'Algérie. Donc à partir de là... Ce sont seulement des extraits de ce travail de montage qui ont été lus au Théâtre Gérard Philippe. Nous avons resserré le texte initial.

**A L / A** — *L'idée a donc germé en 95 lorsque vous avez découvert la lettre de Kateb à Camus. C'est une lettre de dialogue, lui trouvez-vous une actualité brûlante?*

**S.A.** — D'abord, ce que j'ai découvert en défrichant Kateb et Camus c'est qu'ils se ressemblent. Ils sont comme l'envers et l'avvers d'une pièce de monnaie. Et puis, cette idée de dialogue qui, en 57, pouvait n'avoir que des raisons

politiques, nous interpelle maintenant d'une autre façon. Avec le recul, j'ai vu que cette colonisation n'avait pas seulement apporté avec elle des chars, des militaires, elle avait apporté aussi une culture. Donc, pour reprendre Kateb, comme c'est "un butin de guerre", autant le faire fructifier et ne pas s'en priver. Pourquoi, je l'ai appelé justement *Les deux Rives*, c'est parce que je trouve que nous sommes issus de la même mer.

**A L / A** — *Pensez-vous que Camus était bien plus profondément algérien qu'on ne l'a dit?*

**S.A.** — Oui, oui, il était profondément algérien. J'ai fait une découverte : notre école nous enseignait que Camus avait dit : "Je préfère ma mère à la justice"; quand j'ai lu la suite du discours de Stockholm, j'ai compris que Camus avait aussi peur pour sa mère et sa famille en Algérie, et qu'en quelque sorte, il condamnait ainsi la violence.

**A L / A** — *Au fond n'est-ce pas ce sentiment très méditerranéen qui est que, quoi qu'il advienne, on est toujours du côté de son groupe, de ses proches, de sa famille, et ce quel que soit l'intellect qui le formule. Pensez-vous que c'est un des éléments qui fait que Camus est profondément enraciné?*

**S.A.** — Je trouve surtout qu'il est mort au bon moment... Il n'a pas été obligé de se prononcer sur l'OAS par exemple. Il est possible

que cette forme de violence l'ait complètement fait basculer de l'autre côté, du bon côté... Je pense que finalement la mère dont il parle c'est notre mère, qu'elle soit d'origine "pied-noir" ou d'origine autochtone.

**A L / A** — *On remarque l'importance de la femme dans votre pièce et surtout dans les discours qui sont tenus vers la fin...*

**S.A.** — Oui, Camus et Kateb n'ont jamais eu une attitude machiste, du moins dans leurs écrits. Ils ont été de grands séducteurs mais ils ont été aussi séduits par l'idée de la femme. Je pense qu'avec eux une page se tourne, plus personne ne parle de la femme ainsi. Il fallait être méditerranéen de cette époque pour en parler de cette façon sans tomber dans les icônes, les clichés. La femme, la mère, c'est à rapprocher de la tragédie antique, celle de l'autre bout de la Méditerranée.

**A L / A** — *D'après ce que vous avez appréhendé des textes de Camus qu'aurait-il pensé de la situation actuelle de l'Algérie?*

**S.A.** — J'espère ne pas me tromper, Camus reste un progressiste. Donc, il est pour le doute et le doute a toujours fait avancer l'humanité. Dans *Le Premier homme*, on sent qu'il se situait, comme il disait lui-même, "à mi-distance entre la misère et le soleil". Il a profité du soleil mais n'a jamais oublié la misère. Je pense aussi que son

attitude n'aurait pas été réconciliatrice : on ne peut pas réconcilier l'eau et le feu; on a besoin des deux mais pas pour les utiliser l'un contre l'autre. Mais peut-être que là je pense plus à Kateb, et à la façon qu'il avait d'être progressiste; par exemple, son point de vue sur Dieu est très clair.

**A L / A** — *Et Kateb, s'il n'avait pas comme vous dites "disparu au bon moment" , comment aurait-il pu vivre la situation actuelle?*

**S.A.** — Il aurait répondu aux "forts en anathème", qu'il ait été tué ou qu'il ait survécu. Kateb Yacine reste l'homme qui a fait entrer les femmes dans les cimetières. Refaire le film, refaire le montage...! La version originale c'est que Kateb Yacine mort est arrivé entouré de femmes dans un cimetière où on l'a chanté.

**A L / A** — *Dans votre pièce il est dit, par la bouche de Camus, que l'esprit triomphe toujours du glaive. Pensez-vous réellement que, dans la situation actuelle de l'Algérie l'esprit triomphera du glaive, et comment?*

**S.A.** — Oui, indubitablement. Nous sommes en train d'enfanter une société qui malheureusement n'a pas eu le temps de se penser, de théoriser. Elle est passée à la pratique sanglante, une pratique qui est en train, paradoxalement, de faire... l'esprit. On découvre subitement qu'on a été élevé pendant quatorze siècles sur l'idée immuable

de la religion. C'est pour ça que le cafetier de ma pièce dit : "Nous sommes à une époque où l'on a plus besoin de spiritualité que de religion" — ce que je n'ai pas pu faire dire à Camus et à Yacine, par probité intellectuelle, je l'ai mis dans la bouche du cafetier. Pour résumer, c'est un accouchement dans la douleur mais indubitablement l'esprit est en train de naître.

*A L / A — Puisque vous avez parlé du cafetier, est-ce qu'on peut dire que ce cafetier représente un peu, à sa façon, le peuple?*

**S.A.** — Oui, c'est le peuple. Je n'en ai pas fait un cafetier de la basse Casbah folklorique. C'est quelqu'un qui réfléchit, qui pose les questions au bon moment et, en même temps, il reste près du peuple, il reste le peuple. Il dit, en 1997, en réouvrant son café : "Il faut être fou pour demander l'asile, moi je ne l'ai pas demandé même quand Raymond l'opticien a été assassiné". Il parle de Raymond Loussoum l'opticien d'Alger qui aidait les gens à voir clair en leur vendant des lunettes. Raymond Loussoum avant l'indépendance, dans les téléfilms algériens-français, jouait le rôle de l'Algérien, après l'indépendance il jouait le rôle du Français parce que ses cheveux avaient changé de couleur... Pour moi, quand Momo le cafetier parle de Platon et de Plotin, c'est tout à fait normal qu'il parle aussi de Raymond, parce que nous avons envie de nous cultiver,

mais nous avons envie aussi de vivre, vivre c'est aussi avoir comme ami Raymond, comme autre ami Tahar Djaout, tous ces gens-là qui sont cités.

*A L / A — Dans votre préparation à la pièce, qu'avez-vous découvert dans les relations de Camus et de Kateb Yacine?*

**S.A.** — J'ai découvert que Camus avait beaucoup aidé Kateb dans les années 40, qu'il l'avait introduit auprès de la NRF à *Combat* et même à *Esprit*. Je ne le savais pas parce qu'il y avait une telle inimitié entretenue par les deux camps, par ceux qui n'avaient pas l'envergure de Jean Pélégri, d'Emmanuel Roblès..., des passerelles fraternelles. Il y avait dans les deux camps des gens qui avaient tout intérêt à ce qu'ils ne se rencontrent pas. Camus a été un grand frère de Kateb. Kateb s'est trompé, il s'est trompé sur Jean Sénac. Pour moi il possède une violente tendresse, c'est un homme qui n'a pas dit tout ce qu'il pensait. Sur Camus, je n'ai jamais rien lu de lui, à part des déclarations. Or, j'ai découvert que Camus a été le grand frère dans les années 40.

*A L / A — Donc pas de réponse à cette fameuse lettre? D'une certaine façon cette pièce apporte-t-elle une réponse?*

**S.A.** — La question que pose cette non-réponse est à l'origine de ce texte des *deux Rives*. Mais la réponse c'est à nous tous de

l'apporter. Ce n'est pas ma pièce qui l'apporte c'est plutôt, mon attitude d'être en France, de vouloir me rapprocher, rapprocher aussi, en commençant par ces deux grands hommes. Mais je ne peux pas répondre à la place de Camus. Je crois que notre attitude continue le travail de transmission. Eux voulaient réunir un comité, qui devait se réunir sans eux, c'est à nous de commencer à le préparer.

*A L / A — Pourquoi les avoir maintenus vivants au-delà de leur mort, comme présence fantomatique, comme témoins de nos pensées?*

**S.A.** — Ils sont plus vivants que beaucoup des écrivains actuellement physiquement en vie — à qui je souhaite longue vie bien sûr. Eux, même s'ils n'ont pas été des prophètes, ont eu en littérature un sens étonnant de la prospective. Quand j'ai vu toutes ces réponses anticipées..., quand Kateb par exemple apporte la réponse sur sa propre mort, son enterrement, ça m'a laissé bouche bée, je dois le dire. Nous avons eu la chance d'avoir des génies, et là ce n'est plus l'Algérie ou la France c'est cette mère commune qui les a enfantés. Nous, on continue, j'espère!

*A L / A — Avez-vous des projets pour d'autres créations? Avez-vous des choses en chantier actuellement?*

**S.A.** — Oui, il y a une pièce de théâtre qui va être jouée en arabe et en français : *Les Généreux* de Abdelkader Alloula. On va jouer en alternance en arabe et en français. Je la mets en scène. Et puis aussi une pièce de Raymond Jean qui s'appelle *Le Clou*. C'est aussi un autre bilan, une autre rencontre. C'est l'histoire d'un vieux communiste qui décide de faire un peu de rangement chez lui, il passe une petite annonce. Il cherche une secrétaire. Une jeune fille se présente, ce vieillard de 72 ans remarque que cette fille n'arrête pas de fixer un clou au mur, il lui dit que ce clou a supporté le portrait de Lénine pendant des décennies et qu'il vient de l'enlever. A partir de là, il lui raconte, tout en rangeant ses archives, soixante-dix ans de militantisme, c'est le bilan d'une époque comme qui dirait... d'une utopie qui reste toujours réelle.

*A L / A — C'était aussi une utopie de Yacine.*

**S.A.** — Oui c'était une utopie de Yacine. L'utopie de tous ceux qui veulent faire changer les choses. Du moins faire bouger le monde...

Propos recueillis par M.V.



*Mon cher compatriote, Albert,*

*Exilés du même royaume, nous voici drapés comme deux frères ennemis, drapés dans l'orgueil de la possession renonçante, ayant superbement rejeté l'héritage pour n'avoir à le partager. Mais voici que ce bel héritage devient le lieu hanté où sont assassinées jusqu'aux ombres de la famille ou de notre Verbe pourtant unique. On crie dans les ruines de Tipasa et du Nadhor.*

*Irons-nous ensemble apaiser le spectre de la discorde, ou bien est-il trop tard? Verrons-nous à Tipasa et au Nadhor les fossoyeurs de l'ONU déguisés en Juges, puis en Commissaires-priseurs? Je n'attends pas de réponse précise et ne désire surtout pas que la publicité fasse de notre hypothétique coexistence des échos attendus dans les quotidiens. S'il devait un jour se réunir un conseil de famille, ce serait certainement sans nous.*

*Mais il est peut-être urgent de remettre en mouvement les ondes de la communication, avec l'air de ne pas y toucher qui caractérise les orphelins devant la mère jamais tout à fait morte.*

*Fraternellement.*

*Yacine (1957)*